No. 10. observation sur le cholera morbus

par Mr. Gautier Maitre-es-arts et en chirurgie, au bourg de Vieillevigne, au diocese de Nantes en Bretagne.

La Campagne nous offre un vaste champ dans l'exercice de notre art; c'est la où l'on reconnoit l'indispensable necessité des connaissances exactes et precises aquises par l'etude la plus profonde, et où l'on a besoin du jugement le plus sain pour se conduire surement dans la pratique, autrement on seroit à chaque pas que l'on feroit exposé a y commettre les plus grandes fautes n'etant le plus souvent pas a portée d'avoir le conseil des medecins. destiné a exercer une profession aussi noble que difficile nous voyons de quelle consequence il est d'etudier soigneusement la nature qui souvent ne se montre qu'obscurement à nos yeux.

ARC56 n° 10

Le onze septembre mille sept cent soixante neuf je fus appellé pour voir un nommé Orrion sergent de la jurisdiction de ce lieu agé d'environ cinquante ans malade depuis peu de tems, je le trouvé avec un ventre dur et tendu, une soif considerable et une fievre fort vive, je lui tire sur le champ du bras huit à dix onces de sang dans le dessein de prevenir l'inflammation du bas ventre et lui fis user d'une boisson de tamarin dans du petit lait afin d'humecter et de relacher par ce moyen les intestins et par la determiner les evacuations qui ne se faisoient que difficilement. le lendemain matin etant retourné le voir, je trouvé que la maladie avoit faits beaucoup de progres; le sang que j'avois tiré la veille etoit dans une parfaite dissolution, il ne s'etoit point du tout formé de coagulum ce qui me porta à croire qu'il y avoit beaucoup de maliguité dans la maladie; en effet dans le jour meme, le malade toujours en agitations, fut tourmenté des plus cruelles douleurs avec chaleur brulante dans les entrailles. la fievre etoit toujours tres forte, et la soif intolerable. je lui fis prendre, pour la rendre moins pressante, d'une ptisanne commune composée d'orge de chiendent et de reglisse à laquelle j'ajoutté quelques gouttes d'esprit de souffre; neanmoins il lui survint en peu des hoquets des anxietés et des evacuations abondantes et alternatives par les vomissemens et par les selles, les matieres etoient tantot vertes brunes jaunes et noires, elles devinrent en peu de tems si copieuses que le malade tomboit à chaque instant en deffaillance maigrissoit à vüe et etoit à peine reconnoissable, il avoit les extremités tres froides ainsi que des sueurs de meme nature par tout son corps, son pouls s'affoiblissoit toujours de plus en plus, tel est l'etat dans lequel je le trouve le soir environ trente six à quarente heures du commencement de la maladie; le danger pressant dans lequel il se trouvoit ne me laissoit gueres d'esperance; je lui fis prendre dans la nuit à differentes fois et à une heure d'intervalle quelques cuillerées d'une potion composée de gouttes anodines de camphre et de theriaque, le succes etonnant qu'eurent ces remedes me tranquilisa sur les evenemens et j'eu la satisfaction de voir le lendemain presque tous les accidens dissipés à un peu de foiblesse pres qui lui restoit; il continua toujours a aller de mieux en mieux, ensorte qu' environ trois ou quatre jours apres il etoit en etat de vaquer à ses occupations ordinaires. les remedes qui ont eu ici un effet si desirable ne l'auroient peut-etre pas eu s'ils avoient eté emploiés plutot, c'est a dire avant que les premieres voies eussent eté en etat de les recevoir, ce a quoi on avoit pourvu par le moyen des delayans et en procurant des evacuations suffisantes; j'eu meme emploié les lavemens adoucissans et raffraichissans si le malade ne s'y etoit pas refusé des le commencement de la maladie, parceque comme d'especes de bains interieurs ils eussent relaché les solides et porté dans le sang une serosité qui rend les humeurs plus douces et plus fluides, et auroient bien pu meme empecher que la maladie fut devenue aussi formidable. une guerison aussi prompte surprit beaucoup de

de personnes qui l'avoient regardé comme hors d'état de pouvoir en revenir, c'est ainsi que la nature toujours attentive à sa conservation fait quelque fois tourner au profit des malades les choses même qui sembloient les menacer d'une mort inevitable. ce n'est que d'apres des principes raisonné sur cette cruelle maladie que je me suis conduit dans le traitement de celle ci qui demande qu'on y apporte beaucoup de circonspection, car l'on scait que les maladies ne se manifestent pas toujours si distinctement qu'on ne puisse quelque fois s'y meprendre surtout lorsqu'elles sont compliquées parce qu'alors la foule des symptomes qu'on y trouve rassemblé jette dans l'equivoque et souvent dans l'erreur.

on ne sçauroit assez s'imaginer combien l'idée que le public se forme de la separation de la chirurgie d'avec la medecine est prejudiciable au genre humain surtout dans la campagne ou l'on n'exerce gueres que cette derniere partie; où les chirurgiens qui s'y etablissent puiseront-ils les connoissances necessaires pour se diriger solidement dans la pratique de la medecine puisque dans leurs premiers exercices ils ne poussent pas leurs recherches jusque dans l'interieur; il est vrai que la connaissance des maladies externes mene necessairement à celles des maladies internes mais comment sçauront-ils s'y conduire si on ne leurs en fait connoitre la marche.

le genie dit un auteur du premier rang* est la source des lumieres, c'est l'instrument universel; mais il est, pour ainsi dire, tel que le corps, il s'engourdit quand il est dans l'inaction: l'esprit qui n'a pas été cultivé est aussi incapable de distinguer les objets, de voir les liaisons, de suivre exactement le fil d'un raisonnement, que le corps est incapable d'agilité et de souplesse, lorsqu'il n'a pas été exercé. il faut meme, continue-t-il, porter dans l'étude de cet art les connaissances qui nous devoilent les operations de la nature. sans ces connoissances on ne sçauroit penetrer jusqu'aux verités qui forment les regles par lesquelles on doit se conduire dans la cure des maladies. où trouvera-t-on des chirurgiens dans la campagne munis de pareilles richesses; presque tous livrés à ce que l'on peut appeller proprement routine, ils perdent de vüe les premiers principes de leur état dont ils s'etoient remplis d'abord. ces praticiens, que leurs occupations continuelles eloignent de l'etude, et dont l'ignorance reduit l'art de guerir à des ressources connues meme du vulgaire; ces praticiens, dit toujours le même auteur, qui se parent d'une simplicité seduisante, regardent avec dedain ceux qui partagent leur application entre l'etude et la pratique; ils inspirent du mepris pour la theorie, et en imposent au public qui n'en sçauroit connoitre l'utilité. c'est ainsi que l'ignorance la plus grossiere trouve dans la credulité un moyen toujours trop sur pour fletrir le savoir, qui peut seul assurer nos pas. avouons en même tems combien le sort de ce meme public est à plaindre dans le choix de sa confiance puisqu'il ne peut juger le quel est le plus digne de la meriter. à la verité, dit dans un autre endroit le même auteur, l'incertitude de notre theorie l'inquiete peu, il est fort indifferent sur la science des medecins ce n'est pas par cette partie essentielle qu'il juge de leur merite; il leurs reproche meme le tems qu'ils emploient à l'acquerir; selon ses idées, l'etude n'est qu'une occupation qui les eloigne de la pratique, et les reduit à la speculation; cette opinion est tres favorable aux medecins attentifs à leur interet, car l'exercice de leur profession est toujours recompensé, et on ne trouve dans l'etude que la satisfaction de se rendre utile à quelques malades assez clairvoyans pour rechercher dans un medecin le sçavoir ou la theorie qui forme les grands praticiens. je croi qu'on ne peut rien dire de mieux, d'apres un aussi grand homme auquel la medecine est redevable des lumieres profondes qu'il a porteés dans cette science si difficile, il ne faut que jetter les yeux sur ses ouvrages pour s'en convaincre.

* Monsieur Quesnay.

à vieillevigne ce 12 mars 1770

Gautier

ACADEMIE NATIONALE DE MEDECINE BIBLIOTHEQUE